

Mais il est déjà muni d'explications tranquillisantes au sujet du radicalisme... on a fort exagéré les aspirations... Su définitive, il n'y a de menaces que les cléricaux, les grosses fortunes et l'aristocratie financière; le pécule de la boutique et de la classe moyenne n'a rien à craindre; on s'entendra toujours; même il y a dix fois plus de force qu'il ne faut dans la seule classe marchande pour mettre à la raison les communaux, s'ils osaient relever la tête: Gambetta serait tout le premier à se tourner contre eux!...

Impossible de les faire sortir de là. Enfants, ils ont entendu la chanson que leur dédiait Béranger, il y a un demi-siècle: C'est en éclatant sur nos têtes Que la foudre nous éclaira.

Béranger mentait ou se trompait; la foudre de l'invasion n'a éclairé personne, et moins lui qu'un autre. La foudre de 1848 pas davantage; seulement, on avait sous la main un paratonnerre quelconque: M. de Lamartine. Aujourd'hui, on n'en aperçoit plus aucun, et l'on bouche ses deux oreilles au bruit de la foudre.

Paris néanmoins est triste ces jours-ci. S'il ne sent pas son mal, il le pressent. L'illusion que nous venons d'indiquer court la rue; ceux même qui la propagent n'en sont point dupes. L'intelligence aussi a un fort intime, où quelque chose comme une conscience proteste souvent; on s'opiniâtre à avancer dans le chemin de l'erreur, mais le pas n'a rien de ferme, et au moindre trébuchement on subit avec épouvante. Nous avons vu cela le lendemain de l'élection Brodet. Quelle panique! Malheureusement les endormeurs sont venus, et au lieu de mettre à profit l'effroi général en dictant quelques bonnes lois répressives, ils nous ont genti la vieille ballade: Dormez en paix, gens de Paris, Tenez vous clos en vos logis.

C'est ce qu'on fait les gens de Paris et c'est ce qu'ils font encore. Mais les autres! Ceux qui, à titre de radicaux, se piquent de n'être ni Parisien, ni Français, ils ne se sont laissés endormir que d'un oeil, et la période électorale qui autorise les clubs, les retrouve aussitôt alertes qu'ils l'étaient en 1870, sous le ministère Ollivier, de libérale mémoire.

Nous disons club! Cela n'est pas le terme de la légalité, cela se nomme des réunions électorales, à l'effet de s'entendre sur le choix des candidats. Les conservateurs en usent peu; moutons de Panurge, on les voit soutenir le parlementarisme et tourner le dos d'instinct à tout ce qui lui ressemble. Quant à la secte républicaine, le club est son église, son temple! Un de ces temples vient de fournir aux journaux matière à rire. Une réunion électorale des Bellevillois a eu lieu à Ménilmontant, à l'effet de s'entendre sur le choix d'un candidat en remplacement de M. Braleret, conseiller municipal et ex-marchand de vins. S'entendre! Un orateur prononçant son discours à coups de revolver n'aurait point été entendu. Le vacarme était tel que les républicains les plus énergiques prirent le parti de substituer aux mots ce qui se fait sentir. De ce mot-là, il en pleuvait! On eût pu se croire revenu aux clubs sacrilèges du mois de Marie sous la Commune. Ne nous demandez pas quel mot, il est réprouvé par la délicatesse de la langue française au point que le dictionnaire des rimes n'a pu découvrir, et à grand peine, qu'une seule syllabe qui consentit et se placer près de lui.

A propos de rimes, le club électoral Ménilmontant se trouvait en face d'une singulière drôlerie. Les deux candidats républicains avaient presque le même nom: le conseiller sortant se nomme Braleret, et son antagoniste, rédacteur du *Rappel*, se nomme Barberet. Cela a fort réjoui la matière électorale, qui finalement a décidé qu'entre un marchand d'encre et un marchand de vin l'hésitation n'eût pas possible. Celui-ci demeure seul candidat. Les principes avant tout! Ajoutons que, sous le rapport musical, il n'y a guère plus loin de Braleret à Barberet que d'une bouteille de petit bleu à une bouteille de petit noir.

Ce *Rappel* et cette rime nous attirent vers un fait parisien des plus hétéroclites. M. Vacquerie, rédacteur en chef de l'organe ci-contre, s'est souvenu du proverbe qui

dit que l'on doit battre le fer tandis qu'il est chaud. Le fer de sa popularité était chaud jusqu'au rouge, et en profitant pour nous couler son vieux rossignol de *Tragaladabas*, édition de luxe, avec exemplaires d'amateurs sur papier de Chine! *Tragaladabas* édition de luxe! Mais si le *Quasimodo* du maître voyait cela, il se commanderait tout de suite un paletot de velours et des bottes vernies. Oui, en vérité, l'apparition de *Tragaladabas* est un fait parisien. La plupart des journaux s'en occupent.

Sous prétexte qu'il n'y a là qu'une question littéraire, ils offrent un salut de politesse à ce roi des sifflets, et le *Rappel* donne quittance de chaque salut. Il n'est pas jusqu'à M. Paul de Saint-Victor qui s'engage à lui consacrer landivement son prochain feuilleton. Ainsi la plume exceptionnelle qui sait adjoindre les éclatantes richesses de la forme à la correction du style, y dans le menuet royal devant le citoyen *Tragaladabas*, comme jadis Mme d'Égmont ou Mme de Sévigné devant Louis XIV. Où allons-nous!...

Il est clair que les autres faits Paris se rangent sur le passage des élections. S. M. l'impératrice de Russie nous est venue.

Les respects du monde officiel l'entourent; la curiosité du peuple s'abstient complètement. Un médium, que l'on dit extraordinaire, M. Henrique Mato aussi nous est venu. Divers traits encore provoquent la population parisienne, mais en vain; nous sommes tout à la farandole électorale du 29 et à la réouverture parlementaire du 30. Le grand événement est la distribution des républicains modérés du Centre-Gauche; leur clientèle de la boutique les pousserait volontiers à gauche. Ils iront sans doute, car ils y penchent, et d'habitude on tombe du côté où l'on penche. — Navons-nous pas utilisé déjà le valet des *Femmes savantes* à l'instigation du *Centre Gauche*? (Ce qui n'est jamais répété nous jette la première pierre.)

Lorsque le valet se laisse choir lourdement aux pieds de Belise, la dame lui dit: Voyez l'impertinent! Est-ce que l'on doit choir après avoir appris l'équilibre des choses? De la chute, ignorant, ne vous-tu pas les causes? Et quelle vient d'avoir, du point fixe écarté, Ce que nous appelons centre de gravité?

A quoi le valet répond: Je me suis aperçu, madame, étant par terre. Eh bien! il y est, par terre, le centre de gravité, comme vous le lui avions prédit à l'aide d'une citation des *Femmes savantes*.

Trissotin ne manquerait pas de lui décocher son épigramme: Mais M. Thiers n'est point homme à se décoincer pour une chute. Il expliquera à son Centre Gauche que l'on évitera désormais une chute en modifiant le point fixe. Cela ira sans jus pour ou les radicaux infligeront un vigoureux coup de pied au centre de gravité de M. Thiers.

En attendant, le peuple parisien se récréait du spectacle des affiches collées sur les murs. C'est un ressouvenir des deux époques où l'on vivait d'émotions: le siège et la Commune. Paris a besoin d'affiches politiques. Ce sont presque des journaux. Les groupes disent et activement la profession de foi municipal de chacun des candidats, avec la liste des quinze, vingt et trente signatures qui les cautionnent. Une de ces signatures, cautionnant un candidat républicain, était fort remarquable. Celle d'un citoyen Albert Le Roy, qui, malgré ses opinions démocratiques, s'annonçait de tout son mieux, et même se royalisait jusqu'à li grec! Mais à part les bénévoles sourires obtenus par cette signature républicaine, les groupes, en général, observaient un mutisme défiant. Que peut-on craindre et de quoi se défient-ils? Hélas! on ne se défie de rien ni de personne. Ce froid mutisme est le symptôme d'un tourment de la conscience. En effet, la perpétuelle moisson de châtiments politiques ou parlementaire que l'on recueille à regret, ou l'a semée. Le peuple de Paris était moins timide devant les odieux placards de la Commune!

Nous avons vu maintes fois des hommes, des femmes, les lacerer ou les maudire à tout risque. Cependant, le reporter collige de ci de là quelques impressions de la foule parisienne.

Parmi les boudes du suffrage universel, une spécialité a pris du relief, et le scrutin de vote s'est élevé pour quelques jours à la hauteur du haut Paris.

Vous connaissez le scrutin de Giverny? Sur près de trois mille électeurs inscrits, un seul est venu voter, et son vote était une farce souveraine. Cet inexplicable Giverny acquis tout à coup une certaine célébrité. Chacun ici trouve que son abstention est à la fois un mauvais exemple et un bon argument.

Nous voterons demain avec le zèle nécessaire, pour le candidat catholique de notre section. Mais si la moderne Athènes voulait embêter le pas de Giverny, certes nous n'aurions garde de contredire la touchante unanimité qui pneumatise le suffrage universel. — Ne nous basons pas d'un jour. Le suffrage universel n'est point destiné à mourir d'inanition. Il y aura toujours assez de culottes trouées et de têtes fêlées pour lui fournir une large pitance de votes. Quoi qu'il en soit, vilainement malade, il vivra; peut-être même recouvrera-t-il une santé passable à l'aide de simples purgatifs.

Dernière le fait Giverny se plaçait timidement le fait d'un de nos édiles républicains qui, inspiré par l'axiome de Chrysale: « On vit de bon soupé et non de beaulangage, » formula le vœu d'un salaire pour lui et ses collègues. Paris ne veut pas mordre à cette justice distributive. Il y a même du monde pour insinuer que ce seraient plutôt les électeurs que l'on devrait encourager par l'appât d'une petite dénomination.

Puisque l'électorat est un service public, les anciens trente sous de la garde nationale n'auraient rien à la que de très légitime. — Oui; et comme aussitôt l'arrivée du 4 septembre on y ajouterait l'arrivé du 4 septembre on y ajouterait un uniforme électoral: habit, veste et culotte, aux frais de la république, mais pas des républicains.

Voyez vous! cette existence lacédémonienne que le siège fit aux Parisiens, est toujours l'idéal de notre démocratie. Le vêtement, le rationnement, la cantine, avec un petit revenu quotidien et une échancée de terme qui recule effrayé.

Les démocrates pensent que nous reverrons cela dès qu'aura lieu la substitution d'une république sérieuse à la république par à peu près dont nous jouissons. On oublie trop que l'idée du communisme ne vient ni de Cabot ni de Blanqui, mais de Lycurgue, et que le peuple de Sparte (une chimère historique, probablement), prenait ses repas à de gigantesques tables établies par quartiers. Un peuple sobre! qui vivait d'une espèce de potage au jus de porc appelé brouet noir. Allons donc! Un peuple qui supprime toutes les délicatesses de la vie de famille pour mettre à la place une vie extrêmement disciplinaire et méthodique, ne peut être qu'un peuple de goinfres, sans cœur et sans courage. Nous n'avons jamais voulu croire à aucun de ces rancartes grandioses sur Sparte. Malheureusement beaucoup des conventionnels de 92 et 93 y croyaient, et ils l'ont bien prouvé. Une belle chose que les classiques païens!

Pour rentrer dans le domaine de la chronique, nous signalerons une recrudescence de verve et d'audace chez les principaux organes révolutionnaires. Ils sont comme enivrés de leur succès électoral dans les villes de la province, et des autres succès plus décisifs que leur promettent les affligées divisions de la majorité de nos mandataires. La polémique de ces organes a dépourillé tout à fait le ton de l'amertume. Ils sont confiants et méprisants; presque gais. Leur sempiternelle légende: « L'avenir est à nous! » n'a plus cours; il semble que l'avenir soit venu. L'esprit public à l'air de leur appartenir: ils l'exploitent tranquillement et s'y promènent comme dans leur jardin.

Le *Sicyle*, qui, pourtant, vise le genre sérieux, a commis une malice au gros sel. Il consacrait ces jours-ci une page entière à... martyrologe de la presse depuis trois ans! Chacun des journaux: qui ont subi la suspension ou l'interdiction temporaire de la vente sur la voie publique se trouve là, enrégimenté, avec son titre, son grade, le rappel de ses blessures et ses états de services.

Le but est de recueillir des doléances sympathiques au profit de cette malheureuse presse républicaine, qui, depuis trois ans, a souffert tant de persécutions! Au contraire, depuis trois ans, tous les gens raisonnables ne cessent de gémir sur

la permanente étonnerie de cette presse qui, dans la dernière époque, ne s'est à la fois point en liberté.

Certainement les cléricaux se sentiront piqués, et les marchands de vin vont rire!

Ce qui n'est pas du tout risible, c'est la hardiesse du *Rappel*, qui remorque à la fois le vieux *Tragaladabas* de M. Vacquerie et une récente publication de M. Edgar Quinet, *L'Esprit nouveau*. Nous savons tous que l'esprit nouveau n'est rien qu'un amas de phrases sonores bonnes à piper les intelligences fiévreuses. Mais M. Edgar Quinet a découvert un habile moyen d'élever sa musique à la hauteur du raisonnement correct. Dans sa préface, que publie le *Rappel*, il emprunte tout uniment la pose d'un théologien catholique! Voici:

— Dans le flux et le reflux des passions, j'ai pu conserver mon équilibre qu'en m'appuyant sur les écrits et les choses qui ne passent pas.

Qui donc pourrait refuser sa foi ou sa confiance aux écrits qui ne passent pas et dont l'homme, conséquemment, n'est point l'auteur.

Un peu plus loin, la même affirmation se reproduit, adjointe à la séduisante musique de la phrase:

— Celui qui navigue dans la tempête se fait quelquefois attacher au grand-mât du navire pour ne pas être emporté par les vents. Moi aussi je me suis attaché à ce que j'ai rencontré de plus solide autour de moi, aux idées, aux vérités qui nous survivent à tous.

Mais les catholiques ne font pas autre chose. Ils savent que toute vérité qui ne passe pas, qui domine l'homme et lui survit, est une vérité divine, que même il n'y en a pas d'autre.

Nous n'avons presque pas besoin de dire que les prétendues vérités par lesquelles M. Edgar Quinet conserve son prétendu équilibre sont de simples vieilleries magnifiquement endimanchées.

Le *Rappel* a emprunté à *L'Esprit nouveau* un de ses plus mélodieux chapitres. C'est le panthéisme, ni moins, ni plus, sous une forme neuve, il est vrai, et adroitement fallacieuse.

M. Edgar Quinet reproche au catholicisme d'avoir détaché l'homme de l'harmonie de la nature pour le retirer en dehors, dans une solitude triste et désespérante où il se débat.

Alors lui, Quinet, tribunaire de toute vérité divine, déclare que cette solitude de l'homme a trop duré, et que l'esprit nouveau veut que l'homme rentre enfin dans la grande harmonie de la création, pour y vivre de la vie générale et s'y enrouler avec les créatures et le créateur. On voit où cela va. Matérialisme et panthéisme. Il n'y a rien de neuf, sinon ce moyen retors d'interpréter la divine ou royale suprématie de l'homme comme une solitude triste, hâve, désespérante. Mais cela est écrit comme il faut pour séduire une foule de pauvres âmes vouées aux pernicieuses splendeurs de l'ignorance moderne.

— Edgar Quinet! Voilà un philosophe! Un apôtre! Un républicain! Il ne s'appuie que sur les vérités qui ne passent pas...

Eh bien! il a plus raison qu'il ne le croit, l'auteur de *L'Esprit nouveau*. Malgré sa tapageuse éloquence et les fanfreluches de son style, les vérités qu'il nous apporte en trois bateaux... ne passeront pas. Les très peu de bon sens qui reste dans les têtes folles coutumières du *Rappel* suffirait à leur barrer le chemin.

Toujours est-il que depuis quelque temps les organes révolutionnaires affichent une assurance et une audace inaccoutumées. À l'approche de la réouverture des débats parlementaires, usent de leurs leviers, leur marine se dilate: on dirait qu'ils ont tenté la cure.

Néanmoins personne ici ne doute que ces aimables organes verront encore une fois leurs espérances reculer, et que le ciel sombre de Versailles recèle un peu de pluie ou de neige sans plus. — En définitive, le soleil de la France n'est que voilé; il n'est pas éteint. — VENET.

Faits Divers

— En exécution des ordres du ministre des finances, la monnaie de Paris va frapper sans désembrer 10 millions de pièces de 10 fr. et 40 millions en pièces de 20 francs, soit en tout 50 millions. L'exécution de cette commande n'exigera pas plus de deux mois. Pendant ce temps, on suspendra entièrement la frappe de la monnaie d'argent et de billon.

— On lit dans *l'Union*: « Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort de R. P. de Pontlevoy. C'est une grande perte pour la Compagnie de Jésus et pour l'Eglise. Les obsèques du R. P. de Pontlevoy se feront à l'église de Jésus, 33, rue de Savoie, le lundi 30 novembre, à 8 heures du matin. »

— Le *Journal de Nice* annonce que M. Marchi, ancien directeur de l'île Sainte-Marguerite, est nommé au poste de directeur des prisons de Pau.

L'Union dit savoir de bonne source que, dans sa prochaine séance, l'Académie des Sciences recevra la communication de documents de nature à jeter une grande lumière sur l'idée pratique de l'établissement d'un chemin de fer à ciel ouvert entre la France et l'Angleterre. C'est par le rapprochement de faits accomplis que la démonstration sera faite devant l'Académie des Sciences.

— La statistique nous fournit quelques indications curieuses sur le nouvel Opéra. La surface du plancher de la scène est de 10,000 mètres carrés; les colonnes en fer qui le supportent, ainsi que les dessous, sont au nombre de 512. La longueur des cordages atteint 186,300 mètres; salle des tuyaux pour l'eau, plomb, caoutchouc, etc. 8500 mètres; celle des tuyaux de gaz, environ 14000 mètres; celle des conduites de cheminées, 3500 mètres. Les contre-poids en plomb et fonte pèsent 10,000 kilogrammes.

existe au Nouvel Opéra 8670 mètres carrés de mosaïque... en marbre à un centimètre carré chacun, on aura 86,700,200 petits cubes.

Le nombre des bacs de gaz est de 17,000. Le nombre des colonnes décoratives s'éleva à 302; celui des portes à 1,433. Le nombre des marches est de 8,654. La plus grande longueur du monument est de 172 m. 70, la plus grande largeur, 124 m. 08. La hauteur totale, du fond de la cave au sommet de la Lyre d'Apollon, est de 79 mètres dont 66 m. 52 dépassent le sol du boulevard.

— Avez-vous une idée de ce que peut valoir la boque de Paris? Non, n'est-ce pas? Eh bien, la petite statistique que nous empruntons au *Rappel* va vous renseigner pleinement:

« Pour les adjudicataires qui l'achètent en masse, la boue de Paris vaut près de 600,000 fr.; mais lorsque, après avoir séjourné dans les pourristiers, elle est vendue comme engrais de 3 à 5 fr. le mètre cube, son produit s'élève à environ trois millions de francs. »

En 1823, la ville de Paris n'affermait les boues qu'au prix de 75,000 fr.; en 1831, les adjudicataires les payèrent 166,000 fr.; et, en 1845, le chiffre atteignit 500,000 fr.

Sur les bénéfices que les adjudicataires réalisent aujourd'hui, ils sont obligés de pourvoir aux frais du balayage des rues et du transport des immondices. Le personnel affecté à ce service, qui demeure sous la direction et la surveillance de l'autorité, est fixé par le cahier des charges, et se compose de plusieurs milliers de personnes.

— On écrit de la Palisse, 25 novembre: « Il y a eu des désordres dimanche, au Mayet de Montagne. Une sixantaine d'individus avinés ont essayé d'enlever aux gardes un nommé Galle, qui avait insulté les membres du bureau, le maire notamment. Les gardes, frappés, les habits déchirés, durent déguerir. Le lendemain, le sous-préfet et le procureur de la République sont allés au Mayet, où plusieurs arrestations ont été faites. »

— Le doyen des serviteurs en France est mort le dimanche 22 octobre, à Chuy, canton de Pélussin (Loire). Pierre-Bernard Chabaud naquit à Lyon, en l'année 1781, d'honnêtes ouvriers qui le confièrent, à l'âge de 9 ans, à la famille Coutarel-Tranchaud du Piem; et pendant quatre-vingts ans, Pierre Bernard a suivi cette famille sous trois générations, avec un indicible dévouement.

Au premier concours agricole de Bourg-Argental, il y a environ douze ans, il fut félicité de sa bonne conduite par le président, S. Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux. La commission lui décerna une médaille en argent et une prime de 80 fr.

Deux ans plus tard, le préfet de la Loire le félicitait à son tour, dans une cérémonie solennelle, de sa noble conduite, et lui allouait, comme récompense, une somme de 400 francs.

Deux jours avant sa mort, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, Chabaud vaquait encore à ses travaux ruraux. On peut donc en vérité dire de lui que la mort l'a trouvé debout, les armes du travail à la main.

— UN HOMME QUI REVIENT DE LOIN. — On m'a montré hier au Grand Hôtel un Persan de distinction, Mohammed Mirza, qui a été le héros d'une terrible histoire.

Il y a trois mois, il fut surpris par un des principaux fonctionnaires de la ville de Schiraz dans son harem, et condamné au supplice du sac.

Un supplice charmant: On enferme le condamné dans un grand sac en toile avec une vipère, un coq et un chat. On le laisse causer ensemble une petite heure; puis on les jette à l'eau de compagnie.

Quand on enferma Mohammed Mirza dans son sac, on s'oublia heureusement de le fouiller. Il ne perdit pas la tête et tira prestement de sa poche son couteau, avec lequel il trancha en deux la vipère, qui s'enroulait déjà le long de sa jambe. Puis, de deux autres coups, il tua le coq et le chat et attendit, en simulat une lutte avec les trois animaux et en poussant des cris de douleur.

L'heure écoulée, on le jeta à l'eau. A peine immergé, il fendit rapidement le sac avec son arme; et gagna l'autre rive à la nage; malgré les flèches qu'on lui lança, il réussit à s'échapper.

Mohammed Mirza a assez de l'Orient, d'autant plus qu'il est en Angleterre, il connaît à fond notre civilisation.

Il part ce matin pour Londres, où il va se fixer. (Figaro)

UN CARNIVAL SPIRITE. — On lit dans la *Tribune* de Chicago la singulière histoire suivante:

« Les millions de spirites qui peuplent les Etats-Unis viennent de trouver leur ville sainte dans une ferme à 7 miles au Nord de Rutland, habitée par la famille Eddy. »

« Les enfants, deux garçons et plusieurs filles, étaient tourmentés par les esprits depuis leur naissance. »

« Leur père, un vulgaire fermier, essaya d'abord d'exorciser le diable en rossant ses enfants et en les mettant à la portion congrue! Quand il vit ce moyen échouer, il utilisa les dons spirites de sa progéniture pour s'en faire des rentes. Il faisait voir les phénomènes, surveillait l'exhibition et empêchait les écarts. »

« Les garçons et leurs sœurs, aujourd'hui mortes, étaient huppées, lapidées, battues, brûlées, fusillées. On leur faisait prendre les positions les plus douloureuses, et ils y restaient pendant des heures, aussi longtemps que durait la représentation. »

« De retour dans la maison paternelle ils auraient volontiers renoncé à leurs dons si gênants, mais ils ne le purent. Ces dons étaient héréditaires. La mère de ces enfants était une voyante; la mère de celle-ci, l'ancêtre, était la même faculté. Leur arrière-grand-mère avait été condamnée à mort pour sorcellerie en 1694, mais fut sauvée de la potence par l'entremise de quelque ami qui la fit passer secrètement en Ecosse. »

n'avait pas d'amour, elle, — m'avait bien devinée.

Jules se souvint de ce mot mystérieux: Elle n'est pas bonne!... que la morte lui avait laissé en héritage comme un conseil ou un préservatif, et un présentiment, confus encore, lui serre le cœur.

Angéline semblait possédée d'une nouvelle pensée. Elle activa le feu, étendit devant la flamme ses mains longues et fines où l'on voyait de petites veines bleues, et d'un ton lent, monotone, comme si elle eût parlé d'une étrange.

— Ecoutez, monsieur, dit-elle, c'est une histoire toute triste, je vous assure. M. de Morancy, mon père, qui est mort, quand j'étais toute petite me mettait sur ses genoux et me disait en m'embrassant: « Il te faudrait une mère, mon Angéline, pour te soigner et la guérir. » Car il paraît que j'étais malade. Une singulière maladie qui ne m'empêchait ni de dormir ni d'être gaie. Cette mère vint. Moi, je la trouvais bien jolie et je l'aimai tout de suite. Elle était si fraîche, si rose, monsieur, et jeune... presque autant que je le suis maintenant. Elle me caressait, me promenait, me gardait près d'elle. Oh! comme je l'aimais bien! J'étais très contente papa aussi, et l'on disait que j'étais guérie. Un soir, papa me dit que j'avais un frère tout

petit, d'un jour. Je sautai de joie en demandant à l'embrasser. On me fit voir un petit enfant qui me parut très laid et que ma mère, — c'était encore ma mère, monsieur, — semblait aimer beaucoup. Mais comme le bruit que je fis autour d'elle la fatiguait, on m'emmena dans une chambre éloignée dont je ne sortais plus beaucoup, et elle ne fut plus ma mère.

(A suivre).

Progrès de l'Art Dentaire
Dents et Dentiers sans crochets ni ressorts et sans douleurs. Edouard Verhulst, dentiste, breveté de S. M. le Roi des Belges, 8, rue de l'Hospice, 8, ROUBAIX MAISON A PARIS 4, Boulevard Poissonnière, 4
NOTA. Ces dentiers ont l'avantage de ne pas remplir la bouche, ils ne nécessitent pas l'extraction des racines et viennent soutenir les dents chancelantes. — SUCCÈS GARANTIS.

Lettres de faire part
POUR DÉCÈS ET OBITS
vraies en deux heures, avec avis gratuit dans le *Journal de Roubaix*, (grande et petite éditions).
Imprimerie Alfred Renoux, rue Nain, 1 Roubaix.

— Ne parlez pas si haut, dit Angéline en jetant autour d'elle ce même regard craintif du chien cruellement battu qui avait déjà frappé le jeune homme.

— Elle ne peut nous entendre. D'ailleurs, écoutez, mon enfant, je vais épouser votre belle-mère; dès aujourd'hui, en ces heures de deuil, en son absence regrettable, je suis investi d'une partie de son autorité. N'ayez donc aucune crainte.

Angéline, enfoncée dans la causeuse, roulait sa tête comme un enfant boudeur, et semblait ne pas l'entendre; un sourire énigmatique vint à ses lèvres.

Ce sourire, en un tel moment, n'était-ce pas bien véritablement de la folie? Mais tandis que Jules cherchait à en deviner le sens, elle se prit à l'expliquer par un soudain caprice.

— La baronne n'aura plus personne pour la blâmer de me tenir prisonnière... elle sera délivrée... et libre... Et vous avez cru qu'elle viendrait? Ah! je savais bien, moi, qu'elle ne viendrait pas.

— Que pensez-vous, Angéline? et qu'elle étrange accusation portez-vous encore contre votre belle-mère?

La jeune fille redressa sa taille fléchie, et ses yeux jetèrent un clair rayon.

— C'est donc cela l'amour? dit-elle d'une voix mordante. On ne voit rien... on ne devine rien. Minc Langevé, — qui